

Les gangs et la prostitution juvénile au Québec : état des lieux

Patrice Corriveau and Michel Dorais

Volume 40, Number 1, 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1026996ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1026996ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Wilson & Lafleur, inc.

ISSN

0035-3086 (print)

2292-2512 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Corriveau, P. & Dorais, M. (2010). Les gangs et la prostitution juvénile au Québec : état des lieux. *Revue générale de droit*, 40(1), 199–217.
<https://doi.org/10.7202/1026996ar>

Article abstract

Building on previous research, the authors analyze the interactions between male and female teens belonging to street gangs, with a focus on juvenile prostitution. They show how young men are drawn to gang life because they feel excluded and are looking for a sense of belonging, as well as the opportunity to define a male or macho identity. Pimps lure young women, or girls, into prostitution by offering their prey a tailored mix of love, thrill and money. Authors also present some consequences prostitutes must wrestle with, even after they have left the sex trade. Crucially, these include a credibility deficit when testifying in court. Finally, the authors emphasize the need for preventive strategies towards both male and female teens likely to become involved with street gangs.

Les gangs et la prostitution juvénile au Québec : état des lieux

PATRICE CORRIVEAU

Professeur et membre du Laboratoire de recherche interdisciplinaire
sur les droits de l'enfant, au Département de criminologie
de l'Université d'Ottawa

MICHEL DORAIS

Professeur, à l'École de service social de l'Université Laval, Québec

RÉSUMÉ

À partir de recherches qu'ils mènent depuis quelques années, les auteurs dressent un portrait des rapports entre garçons et filles dans les gangs de rue, en particulier dans le proxénétisme et dans la prostitution juvénile. Ils montrent, d'une part, comment l'adhésion à un gang de rue répond pour les garçons à un sentiment d'exclusion, à une recherche d'appartenance et de virilité. Ils expliquent, d'autre part, comment les jeunes filles prostituées par ces gangs se retrouvent le plus souvent piégées soit par une dépendance affective, soit par une recherche d'aventure ou d'indépendance, lesquelles sont habilement exploitées par les proxénètes. Sont enfin

ABSTRACT

Building on previous research, the authors analyze the interactions between male and female teens belonging to street gangs, with a focus on juvenile prostitution. They show how young men are drawn to gang life because they feel excluded and are looking for a sense of belonging, as well as the opportunity to define a male or macho identity. Pimps lure young women, or girls, into prostitution by offering their prey a tailored mix of love, thrill and money. Authors also present some consequences prostitutes must wrestle with, even after they have left the sex trade. Crucially, these include a credibility deficit when testifying in court. Finally,

discutées les séquelles d'un passage dans la prostitution, ce qui fait en sorte que ces jeunes filles ne sont pas des témoins comme les autres lorsqu'elles sont appelées devant les tribunaux. En terminant, est étayée la nécessité de mesures de prévention, que ce soit auprès des jeunes hommes attirés par les gangs de rue ou des jeunes filles susceptibles de devenir leurs victimes.

the authors emphasize the need for preventive strategies towards both male and female teens likely to become involved with street gangs.

Mots-clés : *Gangs de rue, prostitution juvénile, jeunes, identités masculines, prévention*

Key-words : *Street gangs, juvenile prostitution, youth, prevention*

SOMMAIRE

Introduction.....	201
1. Ce que nous savons des gangs : mise en contexte	202
2. Quelques précisions conceptuelles	203
2.1 Le sentiment d'exclusion	204
2.2 Le gang comme moyen de lutte contre la violence subie	206
2.3 La quête de l'identité masculine	207
3. La prostitution juvénile organisée par les gangs	208
Conclusion : un mot sur la prévention	214
Références	216

INTRODUCTION

1. C'est en 2004, suite au scandale de la prostitution juvénile dans la ville de Québec (l'affaire Scorpion), que nous avons débuté nos recherches sur le phénomène de la prostitution juvénile organisée et contrôlée par les gangs de rue. Une cinquantaine d'intervenants sociaux, communautaires et policiers de quatre grands corps policiers du Québec, plus quelques victimes et des parents ont été interrogés afin de comprendre les motivations et séquelles des jeunes filles impliquées dans cette forme de prostitution juvénile et le *modus operandi* de ces gangs. Les résultats de nos premières analyses ont été publiés en 2006 dans *Jeunes filles sous influence? Prostitution juvénile et gangs de rue*. Par la suite, nous avons approfondi nos connaissances et notre réflexion sur le sujet, particulièrement en ce qui a trait aux pistes de prévention, dans l'ouvrage *Gangs and Girls* (2009).

2. Au cours de cette deuxième phase de la recherche, nous avons également pu valider et bonifier nos hypothèses et nos analyses auprès de nouveaux intervenants sociaux ou policiers et de quelques autres jeunes filles qui étaient des ex-victimes. Nous disons bien des ex-victimes, parce que d'être une victime ce n'est pas un état, c'est une condition, heureusement transitoire dans bien des cas. Le fait que l'un d'entre nous (Michel Dorais) s'implique activement dans un groupe de travail axé sur la prévention et la formation d'intervenants à Québec fait en sorte que nous avons pu voir la réalité évoluer. Cela nous a permis aussi de vérifier des informations, voire de raffiner ou confirmer des hypothèses de travail.

3. Fidèles à l'esprit de l'école de Chicago en sociologie, nous tenions à poser un regard critique sur la réalité étudiée. Aussi, une des questions qu'on se posait dès le départ était la suivante : « Comment se fait-il que ce sont toujours des jeunes hommes qui prostituent et exploitent des jeunes femmes? et jamais l'inverse? » Dans la prostitution qui transite par les gangs de rue, les proxénètes et les clients sont toujours des hommes, les personnes victimisées sont toujours des femmes. Pourtant, il y a d'autres types de prostitution; on sait par exemple qu'il y a des femmes qui peuvent être proxénètes. Mais dans ce qui est lié aux gangs de rue, nous avons noté

que c'est très genré, puisque de façon générale il y a un cli-vage de statut selon les genres. C'est la raison pour laquelle nous avons voulu faire une analyse de genre et aussi une analyse stratégique, en essayant de voir quels sont les intérêts, les mobiles et les motifs derrière les conduites de ces jeunes, filles et garçons.

1. CE QUE NOUS SAVONS DES GANGS : MISE EN CONTEXTE

4. Avant d'entrer dans le vif de notre sujet, à savoir le fonctionnement de la prostitution telle qu'organisée par les gangs de rue, un bref aperçu sur ledit phénomène au Québec semble nécessaire. D'entrée de jeu, soulignons que quiconque s'aventure dans l'étude des gangs doit faire face à plusieurs difficultés d'ordre conceptuel. En effet, la définition d'un gang, l'ampleur de son *membership* et les activités qui lui sont attribuées ne font guère l'unanimité, que ce soit parmi les chercheurs, les organisations policières et les intervenants communautaires. Or, la définition préconisée de ce qu'est un gang a une influence considérable sur l'évaluation du phénomène, de même que sur les pistes de solutions qui doivent être mises en place pour y faire face (Horowitz, 1990; Winfree *et al.*, 1992; Esbensen *et al.*, 2001; White, 2008).

5. *Underground* et labile est le gang dans sa nature même. Par exemple, comment savoir qui entre et sort d'un gang donné? Cela est quasi impossible à déterminer, puisque le nombre d'adhérents à un gang fluctue continuellement. Qui plus est, plusieurs chercheurs soulignent la brièveté de l'affiliation de nombreux jeunes à un gang? moins d'une année chez nombre de préadolescents et d'adolescents, selon Hébert, Hamel et Savoie (1997). Ainsi, le niveau d'implication d'un jeune dans les activités du gang est variable selon les différentes phases et les aléas de sa vie. Être membre de gang n'est pas un état final ou un point d'arrivée, mais plutôt une affiliation souvent temporaire ou partielle. Être dans un gang ne signifie pas qu'on s'y consacre corps et âme et que tout ce que l'on fait est lié à celui-ci. De surcroît, comment peut-on évaluer le niveau d'implication, alors même que la définition de ce que sont les activités d'un gang varie selon les individus concernés eux-mêmes (Sanchèz-Jankowski, 2003; Esbensen *et al.*, 2001;

Winfree *et al.*, 1992; Decker et Kempf-Leonard, 1991)? En outre, doit-on considérer un jeune sympathisant, qui arbore les couleurs d'un gang par besoin d'appartenance sociale, au même titre qu'un membre « en règle », ce dernier étant bien davantage impliqué dans des activités délictueuses?

6. Quand vient le temps d'évaluer et d'estimer l'ampleur du phénomène, il faut garder à l'esprit que le *membership* et la composition des gangs sont mouvants, c'est-à-dire variables dans le temps et dans l'espace. Par exemple au Canada, le Service canadien du renseignement de sécurité (SCRS) estimait dans son rapport de 2006 à 300 le nombre de gangs de rue au Canada, soit environ 11 000 membres. De son côté, le rapport *Canadian Police Survey on Youth Gangs* publié en 2002 mentionne qu'il y a environ 7 000 jeunes gangsters de moins de 18 ans impliqués dans 434 gangs au Canada¹, répartis dans presque toutes les grandes et moyennes villes du pays. Pour ce qui est de nos voisins du sud, le *National Youth Gang Survey 1999–2001* du National Youth Gang Center (2006) considère qu'en 2002, il y avait plus de 21 500 gangs aux États-Unis et près de 731 500 membres².

2. QUELQUES PRÉCISIONS CONCEPTUELLES

7. Devant la pluralité des définitions pour circonscrire le phénomène des gangs, nous avons choisi de définir le gang comme un regroupement d'individus qui partagent des codes et des règles de conduite relativement bien définis, des signes distinctifs montrant leur appartenance au groupe, un certain leadership et dont au moins une part des activités est sciemment liée à la commission d'actes illégaux? notamment la prostitution juvénile (Sullivan, 2005). Nous restons en outre conscients que les jeunes adhèrent aux valeurs du gang de façons diverses, que leurs « identités » sont plurielles et que les raisons pour joindre un gang sont nombreuses et souvent

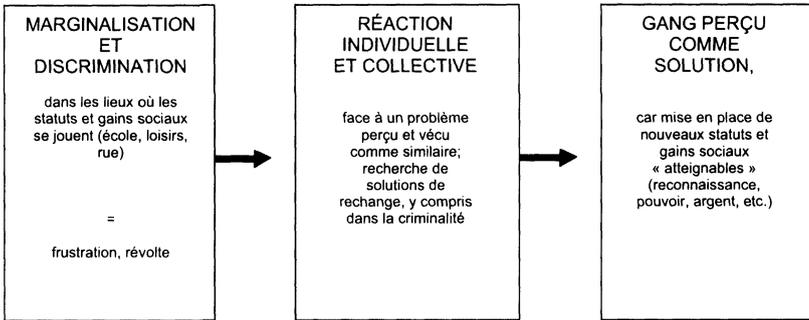
1. Voir ASTWOOD STRATEGY CORPORATION (2002, p. 13). (http://ww2.ps-sp.gc.ca/publications/policing/pdf/gangs_e.pdf). Pour un aperçu de la situation canadienne, voir notamment CHETTLEBURGH (2007).

2. « An estimated 731,500 gang members and more than 21,500 gangs were active in the United States in 2002. This compares with an estimated 846,000 and 30,800, respectively, in 1996 » (NATIONAL YOUTH GANG SURVEY, 2006), voir <http://www.ncjrs.gov/pdffiles1/ojjdp/209392.pdf>.

circonstanciennes (White, 2008). Néanmoins, nous considérons que trois des facteurs incitatifs à rejoindre un gang méritent davantage notre attention, car ils reviennent constamment dans la littérature scientifique et dans nos entretiens avec les intervenants concernés : 1) le sentiment d'exclusion sociale; 2) le besoin de protection (lutte contre la violence, y compris celle des autres gangs); 3) la quête de l'identité masculine.

2.1 LE SENTIMENT D'EXCLUSION

8. Faits avérés dès les années 1920 par des chercheurs de l'école de Chicago (Trasher, 1927), les gangs se composent majoritairement de jeunes qui vivent des problèmes d'intégration sociale, c'est-à-dire la pauvreté, l'exclusion sociale, professionnelle et scolaire (Spergel, 1995; Sánchez-Jankowski, 2003; Mauger, 2006). Ce n'est pas le fruit de hasard si, au Canada, 82 % des jeunes membres de gangs sont issus de communautés visibles, selon le rapport de 2002 du Canadian Police Survey on Youth Gangs et Chettleburg (2007). Ce sont en effet eux qui se retrouvent le plus souvent en difficulté d'intégration sur le marché du travail; ils font face à un chômage endémique. Trop souvent discriminés sur le plan social et économique, bon nombre de ces jeunes des quartiers pauvres des villes se sentent frustrés face à cette iniquité des chances. Adhérant d'emblée aux valeurs de la société nord-américaine, particulièrement aux valeurs de la société capitaliste que sont le matérialisme ostentatoire, la richesse et la réussite flamboyante, ces jeunes constatent que les moyens mis à leur disposition les défavorisent. Cela les incite à user de moyens illégaux (taxage, vente de drogue, recel, proxénétisme et prostitution) pour parvenir à leurs fins, ce qui les met encore davantage en porte à faux avec le reste de la société. Les chercheurs notent également un décalage entre leurs valeurs et celles prônées par les parents, ces dernières étant généralement discréditées aux yeux du jeune, lequel a vu ses parents trimer dur sans toujours obtenir le respect et la réussite sociale recherchés (Perreault et Bibeau, 2003). L'échec scolaire est, lui aussi, évidemment, un autre facteur d'exclusion pour ces jeunes qui décident de se tourner vers le gang pour se sentir acceptés par des pairs et avoir une place quelque part où ils comptent (Spergel, 1995).



9. En somme, il faut retenir que c’est couramment la frustration de se sentir mal outillés et discriminés face aux autres jeunes qui pousse certains garçons à se tourner vers le gang afin d’obtenir une valorisation et une reconnaissance en tant qu’individus. Le tableau suivant résume cette idée selon laquelle les gangs se doivent d’abord d’être compris comme une solution et une réponse à un sentiment d’exclusion, réelle ou anticipée.

10. Les statuts et gains sociaux se jouent et s’acquièrent dans différentes parts de nos vies. Pour les jeunes, ça se joue d’abord dans la famille, à l’école, dans les loisirs et parfois aussi dans la rue. Or, un sentiment de marginalisation, de discrimination et d’exclusion peut générer une réponse tant individuelle que collective à partir du moment où les mêmes réactions sont partagées. D’individuel, le problème aura tôt fait de se métamorphoser en problématique collective par la formation d’un gang. Comme nous l’écrivions dans *Jeunes filles sous influence*, ce n’est pas le fruit du hasard si le gang se constitue sur une base élective. Ses membres ont en effet le sentiment d’éprouver les mêmes problèmes personnels, familiaux, scolaires ou relationnels (Dorais et Corriveau, 2006, p. 18). Le gang devient ni plus ni moins, pour beaucoup d’entre eux, une solution de rechange où ils peuvent acquérir de nouveaux statuts sociaux, être respectés par leurs pairs, sans compter les gains qui s’ensuivent sur le plan matériel, sexuel ou autre.

2.2 LE GANG COMME MOYEN DE LUTTE CONTRE LA VIOLENCE SUBIE

11. Un autre élément qui se dégage de nos analyses est celui du gang comme moyen pour lutter contre la violence. En effet, nous avons constaté que les gangs de rue étaient aussi, à l'origine, un moyen mis en place par certains jeunes pour répondre à la violence subie. Du moins dans un premier temps, la violence physique des gangs peut donc être interprétée comme une réponse aux menaces externes venant d'autres groupes. À cet égard, il n'est pas inutile de rappeler que les gangs de rue d'aujourd'hui sont en quelque sorte les descendants des regroupements des jeunes afro-américains victimes des agressions des blancs dans les décennies précédentes, notamment dans le sud des États-Unis.

12. Fracture du lien social, filières scolaires dévalorisées, habitats peu décents, perspectives d'avenir perçues comme nulles, voilà autant de violences que les jeunes attirés par les gangs ont à subir. Au « mal-vivre » de ces jeunes s'ajoute donc un « mal-être », lequel les pousse à user de la violence comme un exutoire explosif aux frustrations et violences institutionnelles et sociales subies. Cette division du monde entre ceux qui sont du bon et du mauvais côté se traduit notamment dans la nature de certains rituels initiatiques des gangs : les jeunes doivent s'en prendre à des « ennemis », en particulier aux institutions sociales (vandalisme, dégradations de lieux publics, etc.), cette violence anti-institutionnelle servant en outre à dénoncer « un système de domination économique, social, spatial, culturel et politique » (Nagels, 2005, p. 42).

13. L'histoire nous apprend également que, de défensifs, les gangs sont devenus progressivement offensifs. Aussi, il n'est pas question de nier la violence générée à l'intérieur des gangs. Celle-ci est d'ailleurs assez bien institutionnalisée dans l'univers des gangs; elle est au cœur même du processus d'intégration à un gang (Corriveau, 2009). Perreault (2005, p. 64) constate en outre que « faire partie de la gang, c'est accepter de s'identifier à un certain niveau de violence, même si, au début, on peut très bien ne pas être tout à fait conscient des implications graves liées à cette violence ». La violence devient alors un marqueur identitaire fort chez ces jeunes, où

être violent provoque le respect et l'envie des pairs, puisque cela est associé à la virilité, au fait d'être un homme.

2.3 LA QUÊTE DE L'IDENTITÉ MASCULINE

14. L'usage de la force et de la violence occupe en effet une place névralgique dans l'univers des gangs, celui de marqueur identitaire. Les jeunes qui adhèrent à un gang à un moment précis de leur vie sont en quête d'identité, de modèle de réussite. Or, souvent, ces jeunes estiment ne pas trouver ces modèles dans leur communauté ou dans leur famille. Parallèlement, ils voient dans les membres de gangs des images de gagnants, des images de jeunes hommes qui, à leurs yeux, ont réussi par le respect qu'ils imposent, par la richesse qu'ils exhibent, par les filles qu'ils séduisent. Bref, plusieurs de ces jeunes se diront : « Moi aussi j'aimerais bien ressembler à ces gars-là ». C'est en ce sens que le gang doit être étudié et compris comme un lieu par excellence d'une culture homosociale où l'identification masculine et virile prime (Dorais et Corriveau, 2006, 2009). Le gang est un monde de gars, créé par eux et géré pour eux.

15. Dans nos recherches, nous avons ainsi constaté que la fonction première des gangs pour ses membres, essentiellement de sexe masculin (la plupart du temps), est de les rassurer et de les valoriser en ce qui a trait à leur identité, cela de diverses façons. Le gang permet aux jeunes de s'identifier en tant que membre d'un groupe (on n'est plus seul, on est solidaire et on le montre), mais également de confirmer leur identité de genre en se sentant complices d'autres jeunes hommes, à la fois pairs et modèles, et aussi en faisant montre de leur résistance physique, de leurs prouesses sexuelles avec les filles qu'ils séduisent et qui seront prêtes à tout pour eux. Le gang permet ainsi à ces jeunes d'affirmer leur identité érotique, laquelle se manifeste en particulier par une hétérosexualité ostentatoire, où la femme est avant tout un objet pour se mettre soi-même en valeur.

16. Cette culture machiste, on la retrouve d'ailleurs dans les rituels initiatiques, tant ceux des garçons que ceux des filles qui les côtoient. Évidemment, ces rituels changent et varient en intensité d'un gang à l'autre. Ce qui perdure en revanche,

c'est l'importance de la valorisation de la virilité par la violence (physique, sexuelle, anti-institutionnelle). En effet, pour les garçons, le rite d'initiation consiste à commettre un acte viril, soit contre une institution sociale, soit contre un membre d'un gang externe, ou encore à encaisser de la violence par l'entremise du *punching initiation*. On voit bien ici que tout tourne autour de cette symbolique de la masculinité et de la virilité, laquelle serait intrinsèque à la violence. Les valeurs du gang transmises par ces rituels sont l'endurance physique, la démonstration de force, le rejet de l'autorité, etc. Chez les femmes, les rituels initiatiques sont du même ordre, bien qu'ils provoquent plus la soumission que la domination, c'est-à-dire qu'ils servent à inculquer à la jeune fille un certain respect de l'ordre établi pour et par le gang, notamment le rôle dominant de l'homme. Or, c'est souvent par l'entremise de ces rituels initiatiques que les jeunes filles sont progressivement initiées à la prostitution juvénile.

3. LA PROSTITUTION JUVÉNILE ORGANISÉE PAR LES GANGS

17. En étant attentifs à la relation qui unit les jeunes filles à leurs proxénètes, nous avons très vite remarqué que l'une des façons privilégiées pour recruter des jeunes filles passe par les relations amoureuses? on appelle cela le *love bombing*, qui consiste pour les gars de gangs à manipuler sentimentalement leurs prétendues petites amies afin de les amener à se prostituer. Ce piège amoureux, si l'on peut dire, sert à entraîner la jeune fille dans des activités sexuelles, puis de prostitution qu'elle n'avait en général pas anticipées. Dans un premier temps, elle va se sentir comme une princesse puisque ces gars-là ont de l'argent, une belle auto, un bel appartement à partager, un style de vie flamboyant. Alors, elle se dit « comme c'est agréable » et elle se sent vraiment privilégiée. Mais très vite le gars dont elle est tombée amoureuse va lui dire qu'il éprouve des difficultés financières et qu'elle doit faire sa part, pour ainsi dire, dans le ménage et alors la prostitution sera présentée comme une solution. Cela dit, dans ce milieu, il est rare que l'on utilise le terme prostitution. En fait, on ne l'entend presque jamais. On va plutôt dire, par exemple,

« rendre service à un ami ». On va appeler ça de différentes façons, mais ce n'est pas supposé être de la prostitution.

18. La mise en condition de nombre de jeunes filles destinées à la prostitution dans l'univers des gangs, c'est le *gang bang*, souvent précédé de la participation à des jeux érotiques lors d'une soirée. Selon plusieurs intervenants, la meilleure façon pour qu'une jeune fille ne dise plus jamais non, c'est en effet de « l'initier » à la sexualité impersonnelle; qu'une bande de jeunes hommes vont l'initier, voire l'agresser sexuellement lors d'un *party*. Le *gang bang*, c'est en quelque sorte un viol à répétition qui vient complètement bouleverser la jeune fille qui le subit. Après ça, il devient difficile pour elle de dire non devant un client parce qu'elle se fera dire « Ah! ben l'autre soir t'avais bu, t'étais gelée puis tu en as passé 10 ou 12 gratis, ça fait que dis pas que t'es pas capable d'en faire! ».

19. En revanche, il importe de rappeler que tant les chercheurs que les intervenants du milieu ne s'entendent pas sur l'ampleur du phénomène « gang bang »: est-ce une activité courante, systématique même? En outre, il semble que chaque gang a ses « traditions ». Enfin, faire la lumière sur le « gang bang » est d'autant plus problématique que beaucoup de jeunes femmes éprouvent de la difficulté à appeler « viol » ce qui en était pourtant assurément un. Selon la spécialiste américaine Jody Miller (2001), il est difficile d'évaluer l'importance du « gang bang », car bien que toutes les répondantes de ses recherches ont confirmé l'existence d'une telle pratique initiatique, aucune n'a admis l'avoir subie. Il n'en demeure pas moins que nous avons noté que, réel ou non, le « gang bang » fait peur et que sa seule éventualité peut suffire à intimider les jeunes filles, à leur fait accepter ce qui leur paraît un moindre mal : avoir des relations sexuelles non désirées avec des clients, plutôt que de le subir (à nouveau) et perdre (encore davantage) sa réputation. Ce pattern est hélas! assez courant, bien que l'on ait, quant à nous, identifié d'autres profils types de jeunes filles.

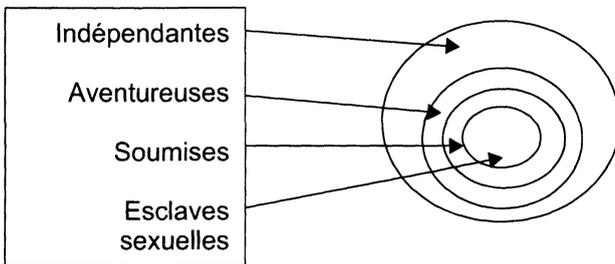
20. On peut dire qu'effectivement la *soumise*, puisque c'est ainsi que nous nommons ce profil, c'est justement cette jeune fille amoureuse qui va se sentir redevable, qui va obéir à son proxénète et amant, puisque c'est souvent le même. Si un proxénète peut très bien faire accroire à une dizaine de jeunes

filles qu'il est leur amant, il semble rare qu'un proxénète n'ait qu'une jeune fille? bien que chacune pense qu'elle est la seule élue. Conditionnées ou motivées dans un premier temps par l'amour, ces jeunes filles soumises peuvent devenir avec le temps des *esclaves sexuelles*, un second profil type identifié. Parce qu'une fois la jeune fille « mise en forme », si l'on peut dire, elle peut être revendue à d'autres gangs, être dépossédée de tout, y compris de sa faculté de décider pour elle-même. Ainsi, des jeunes filles peuvent servir de monnaie d'échange entre gangs. Quand nous disons échangée ou vendue, c'est au sens littéral, car par la suite, c'est vraiment de l'esclavage, qui requiert une obéissance aveugle; ce n'est pas une métaphore. Pour les esclaves sexuelles, l'amour était apparemment là au début, il l'est maintenant beaucoup moins; c'est la coercition qui prend le pas sur le chantage affectif.

21. Les deux autres profils types que nous avons découverts, et qui sont possiblement moins courants en nombre, mais combien utiles pour les gangs, sont les *aventureuses* et les *indépendantes*. Les *indépendantes* sont celles qui font de l'argent, à qui on laisse volontiers la majorité des sommes provenant de leurs *passes*, contrairement à toutes les autres. Parce que ces *indépendantes* servent de vitrines : ce sont celles qui attirent les autres filles. Par exemple, on va dire aux jeunes filles que l'on tente de recruter : « Regarde, elle, elle travaille avec nous, regarde, elle a une belle auto, un bel appartement, des beaux vêtements et tout ça. Regarde la belle vie! » Mais il semble y en avoir très peu comme ça. Elles apparaissent bien minoritaires, du moins dans la prostitution gérée par les gangs de rue. Pourtant, l'*indépendante* joue un rôle pivot pour attirer d'autres filles, parmi lesquelles très peu auront effectivement son statut. Parfois, elle peut être un peu proxénète, c'est-à-dire collaborer au proxénétisme elle aussi. Pourquoi dit-on que c'est un effet vitrine? Parce que c'est comme les vitrines des magasins : on met toujours les plus beaux « produits » en vitrine, ce qu'il y a de plus attrayant pour faire entrer les gens. Alors, c'est pareil dans la prostitution gérée par les gangs : il y a quelques jeunes filles qui sont très attrayantes, qui vont faire entrer les autres dans le piège du gang, mais ce n'est pas l'indépendance qui les attend pour la plupart.

22. Enfin, il existe un quatrième profil type constitué de jeunes filles que nous avons nommées les *aventureuses*. Pourquoi? Parce que ces jeunes filles vont d'elles-mêmes vers les gangs pour le *thrill*, comme elles l'affirment. Elles se disent : « Bof, moi j'ai pas peur de ça, j'en ai vu d'autres et puis y paraît que ça peut être le fun, il y a de l'argent à faire là puis bon, je suis assez intelligente pour pas me faire avoir. » Leur motivation première, c'est donc le goût de l'aventure, sinon du risque, en ne réalisant pas toujours qu'une fois qu'un gang a mis le grappin sur une fille, ce qu'elle risque de subir n'est pas toujours si plaisant que ça. S'en aller quand elle le voudra ne sera pas aussi aisé non plus (surtout si elle « rapporte », car la part des gains que ces filles conservent pour elles-mêmes varie selon leurs différentes dépendances, en particulier à l'égard de drogues).

23. Le tableau suivant permet de distinguer les niveaux d'emprise des gangs sur les jeunes filles. À noter que cela n'indique pas la prévalence du profil, mais plutôt le fait que les jeunes filles sont plus ou moins sous l'emprise du gang. Il est en effet impossible de vouloir quantifier le nombre de filles dans chaque catégorie, puisque les aventureuses et les indépendantes restent sans doute moins connues des services sociaux ou policiers, et de surcroît elles ne se perçoivent aucunement comme victimes.



24. Ainsi, au centre du cercle, nous retrouvons celles que nous avons appelées les soumises, entrées dans la prostitution par amour et dont un certain nombre deviendront graduellement des esclaves sexuelles, prostituées à plein temps,

sans qu'on leur demande leur avis. Elles auront alors perdu tout pouvoir sur leur propre vie. C'est pourquoi elles occupent la position la plus centrale en termes de victimisation. On trouve ensuite un peu plus à l'extérieur dans ce cercle de victimisation les aventureuses, qui conservent en général une certaine liberté d'action parce qu'elles sont d'emblée consentantes, du moins d'après ce qu'elles connaissent alors de la prostitution. Contrairement aux précédentes, elles ont souvent droit à une part de leurs gains et sont valorisées par les leaders du gang si en plus, elles se font rabatteuses. Enfin, en périphérie, celles que nous appelons les indépendantes conservent en apparence toute leur liberté, bien qu'elles acceptent, au besoin ou sur demande, de « rendre service » à des membres du gang, y compris par des activités de prostitution qui leur rapportent alors au moins autant qu'au gang, avec lequel elles ont essentiellement une relation d'affaires.

25. Pour ce qui est des caractéristiques communes de ces jeunes filles, quel que soit leur profil type, il n'y en a pas. Dans l'affaire Scorpion, plusieurs dizaines de jeunes filles ont été identifiées comme étant possiblement impliquées. Or, parmi elles, il y avait autant des fugueuses que des jeunes filles dites de bonne famille, allant dans des écoles privées et qui, en apparence, n'avaient aucun problème. Le profil familial, les motivations, les circonstances d'entrée dans la prostitution, tout cela variait sensiblement. Donc, il y a vraiment de tout. Il faut aussi s'enlever de la tête que ce sont toujours des jeunes filles mal prises, car ce n'est pas vrai. Celles qui le sont demeurent évidemment les plus vulnérables face à un garçon qui va devenir son proxénète. Mais, nous l'avons montré, la relation amoureuse n'est pas toujours la porte d'entrée dans la prostitution gérée par les gangs de rue. Et avec le temps, dans bien des cas, on constate que certaines dépendances (à l'alcool, à la drogue, aux médicaments) risquent de s'ajouter. C'est un ensemble de dépendances et de coercitions qui font qu'une jeune fille va finir par se retrouver prisonnière de ce milieu-là.

26. Et la dépendance, c'est une chose qui a la vie dure. Par exemple, un problème qui s'est posé lors de l'affaire Scorpion à Québec fut le témoignage des jeunes filles contre les proxénètes, puis contre les clients; on avait négligé le fait qu'une

jeune adolescente peut être très ambivalente à cause des liens qui la retiennent à ce milieu-là, et aussi que certaines sont vraiment traumatisées, pour ne pas dire polytraumatisées. Alors, il faut les traiter exactement comme on traiterait des enfants violés à répétition, parce que ce sont des enfants abusés à répétition. Hélas! il y a des problèmes devant les tribunaux du fait qu'on refuse ou néglige de traiter ces jeunes filles comme des victimes de traumatismes physiques et psychologiques graves. Dans bien des cas, on peut véritablement parler de stress post-traumatique. On a entendu des juges dire par exemple : « Écoutez, madame, vous ne vous souvenez pas de la date où c'est arrivé, vous n'êtes pas crédible. » Or, quand vous êtes enfermée dans une chambre pour « faire » des clients jour et nuit, vous n'avez pas une secrétaire à côté de vous pour tenir votre agenda, vous ne savez probablement même pas si c'est le jour ou la nuit, vous ne savez même pas quel jour on est, ni quelle semaine...

27. Dès lors, ces jeunes filles font figure de mauvais témoins. Car des personnes traumatisées sur les plans physique, psychique et sexuel font souvent de mauvais témoins devant les tribunaux, non pas parce que ce sont de mauvaises personnes, mais parce que ce sont des personnes susceptibles d'être souffrantes, vulnérables, confuses, désorientées. Tout récemment encore, il était fait mention dans les journaux d'une personne qui, après son témoignage contre un agresseur sexuel, avait fait une tentative de suicide. Une personne polytraumatisée a besoin d'être énormément soutenue lorsque son témoignage est nécessaire. C'est pourquoi nous recommandons toujours aux policiers et aux procureurs la chose suivante : si vous pouvez monter votre preuve sans faire témoigner des victimes, bravo! Ces personnes ont suffisamment souffert et encore trop souvent ces jeunes filles sont perçues comme des victimes ayant couru après leur malheur. Et si vous ne pouvez absolument pas vous passer de ces témoignages, encadrez-les, soutenez activement la personne sur le plan psychologique et social, et surtout assurez-vous que soient prises en considération les séquelles des agressions et traumatismes subis : une victime de graves traumatismes n'est pas un témoin comme les autres.

CONCLUSION : UN MOT SUR LA PRÉVENTION

28. En terminant, il importe de rappeler l'importance de la prévention. À cet égard, le Centre jeunesse de Québec (avec lequel l'un de nous collabore activement) vient de publier un *Guide de prévention et d'intervention en prostitution juvénile*, lequel est un bel exemple de collaboration et de la nécessité d'intervenir sur plusieurs plans. D'abord la prévention primaire : avant que ça n'arrive. Puis, la prévention secondaire, pour ne pas que ça aille plus loin, pour que les jeunes filles qui ont déjà un pied dans l'engrenage puissent s'en sortir avant que leur situation ne se dégrade encore davantage. Enfin, la prévention tertiaire, pour que les jeunes filles ne retombent pas à répétition dans la prostitution, parce que c'est arrivé, et ça continue d'arriver : des jeunes filles qui s'en étaient sorties, mais qui hélas! retournent vers les gars de gangs à cause de leur dépendance affective, à cause de leur dépendance à la drogue, à cause d'un devenir en apparence bloqué.

29. Il faut en général beaucoup d'interventions auprès de ces jeunes-là et de leur famille respective avant qu'il ne se passe un changement vraiment durable. Comme nous l'avons déjà mentionné, il y a des difficultés socioéconomiques, mais aussi familiales et personnelles de toutes sortes qui peuvent créer une sensibilité ou une vulnérabilité menant à la prostitution. Il n'y a pas deux jeunes filles qui ont le même profil. Abaisser leur vulnérabilité, renforcer leurs facteurs de protection, notamment en ce qui concerne des milieux d'appartenance et leur estime de soi. Car trop souvent ce sont des jeunes filles qui ont peu confiance en elle-même, et encore moins après tout ce qu'elles ont traversé dans le monde de la prostitution. Il y a donc beaucoup de travail à faire sur ce plan-là.

30. Développement d'alternatives basées sur les forces surtout. Parce que quelqu'un qui a survécu au milieu de la prostitution juvénile, surtout via les gangs de rue, c'est quelqu'un de fort, malgré tout, très paradoxalement. Nous soulignons précédemment que ces jeunes filles sont des polytraumatisées. Cela dit, en écoutant l'histoire de certaines d'entre elles, on se disait : si cette jeune fille-là, malgré toutes ses vulnérabilités, elle est encore apte à parler de ça aujourd'hui,

elle est forte quelque part. Oui, ce sont des victimes, mais on peut tabler sur leurs forces d'avoir survécu à tout ça. Elles ont une certaine résilience quelque part ces filles qui passent des mois ou des années là-dedans, qui sont extrêmement blessées physiquement et moralement, mais qui ont le courage d'essayer et de réussir à s'en sortir.

31. Enfin, il importe de lutter contre les gangs de rue à armes égales, si l'on peut dire, et les gangs, c'est du monde qui s'organise. Or, si nous voulons lutter contre les gangs et contre les victimes qu'ils font, il faut vraiment s'organiser collectivement, nous aussi, les intervenants sociaux, policiers, scolaires ou autres qui voulons contrer la prostitution juvénile. Dans le projet de la région de Québec, par exemple, il y a, associés et travaillant ensemble depuis maintenant quelques années, des intervenants du Centre jeunesse de Québec, de la police de Québec, de l'Université Laval, de trois commissions scolaires, d'un groupe d'action communautaire, des centres des services sociaux de la région. Parce que c'est important de s'unir, de faire front commun, d'aller ensemble dans une même direction et d'essayer d'intervenir à tous les niveaux, parce que notre prévention, notre information, si on veut qu'elles touchent le monde, elles doivent forcément s'infiltrer partout où les gangs s'infiltrent.

32. C'est dire que, nous aussi, nous devons faire de la prévention où se trouvent les jeunes filles, où vont les chercher les gangs. Donc, dans les écoles, dans les lieux sportifs, etc.; dans tous les endroits où les gangs sont et vont, il faut qu'il y ait des alternatives, il faut qu'il y ait de la contre-information qui soit donnée, en mettant en garde les jeunes filles, notamment. Mais ce n'est pas tout, ni même suffisant. Il faut également travailler sur la question de la prévention auprès des gars de gangs ou de leurs aspirants et sympathisants. Il serait quand même odieux que la prévention ne repose que sur le dos ou sur les épaules des victimes. Si nous voulons faire une véritable prévention, il importe de toucher tous les protagonistes d'un problème; il faut donc aussi que les gars qui sont ou qui seront éventuellement membres de gangs puissent aussi effectuer d'autres choix de vies — sans parler des clients. Et de cela aussi, il faudra bien s'en occuper.

RÉFÉRENCES

ASTWOOD STRATEGY CORPORATION, *2002 Canadian Police Survey on Youth Gangs*, Canada, Minister of Public Safety and Emergency Preparedness Canada, 2002, 44 p.

Michael C. CHETTLBURGH, *Young Thugs. Inside the Dangerous World of Canadian Street Gangs*, NY, Harper Collins, 2007, 272 p.

Patrice CORRIVEAU, « La violence dans l'univers des gangs : du besoin de protection à la construction identitaire », (2009) *Revue de l'IPC Review*, vol. 3, p. 117-134.

Scott DECKER, Kimberly KEMPF-LEONARD, « Constructing Gangs : The Social Definition of Youth Activities », (1991) *Criminal Justice Policy Review*, vol. 5, p. 271-291.

Michel DORAIS, Patrice CORRIVEAU, *Gangs and Girls. Understanding Juvenile Prostitution*, Montréal/Toronto, McGill/Queen's University Press, 2009, p. 192.

Michel DORAIS, Patrice CORRIVEAU, *Jeunes filles sous influences. Prostitution juvénile et gangs de rue*, Montréal, V.L.B., 2006, 120 p.

Finn-Aage ESBENSEN *et al.*, « Youth Gangs and Definitional Issues : When Is a Gang a Gang, and Why Does It Matter? », (2001) *Crime & Delinquency*, vol. 47, n° 1, p. 105-130.

Jacques HÉBERT, Sylvie HAMEL, Ginette J. SAVOIE, *Plan stratégique, « Jeunesse et gangs de rue ». Phase I : Revue de littérature*, Montréal, Institut de recherche pour le développement social des jeunes (IRDS), 1997, 98 p.

Ruth HOROWITZ, « Sociological Perspectives on Gangs : Conflicting Definitions and Concepts », In Ronald C. HUFF (dir.), *Gangs in America*, Newbury Park, Sage, 1990, p. 37-54.

Gérard MAUGER, *Les bandes, le milieu et la bohème populaire. Étude de sociologie de la déviance des jeunes des classes populaires (1975-2005)*, Paris, Belin, 2006, 253 p.

Jody MILLER, *One of the Guys : Girls, Gangs, and Gender*, New York, Oxford University Press, 2001, 288 p.

Carla NAGELS, *Jeunes et violence. Une rencontre programmée par la crise de solidarité*, Bruxelles, École des sciences criminologique Léon Cronil, 2007, 10 p.

NATIONAL YOUTH GANG CENTRE, *National Youth Gang Survey 1999-2001*, Washington, U.S. Department of Justice, 2006, 80 p.

Marc PERREAULT, Gilles BIBEAU, *La gang : une chimère à apprivoiser. Marginalité et transnationalité chez les jeunes Québécois d'origine afro-antillaise*, Montréal, Boréal, 2003, 391 p.

Marc PERREAULT, « Les gangs de rue : un passage risqué », dans Denis JEFFREY, David LE BRETON, Joseph LÉVY (dir.), *Jeunesse à risque. Rite et passage*, Québec, PUL, 2005, p. 57-68.

Martin SANCHEZ JANKOWSKI, « Gangs and Social Change », (2003) *Theoretical Criminology*, vol. 7, n° 2, p. 191-216.

SERVICE CANADIEN DE RENSEIGNEMENTS CRIMINELS, *Rapport annuel sur le crime organisé au Canada*, Ottawa, Service canadien de renseignements criminels, 2006, p. 5.

Irving A. SPERGEL, *The Youth Gang Problem*, New York, Oxford University Press, 1995.

Mercer L. SULLIVAN, « Maybe We Shouldn't Study "Gangs" », (2005) *Journal of Contemporary Criminal Justice*, vol. 21, n° 2, p. 170-190.

Frederic Milton TRASHER, *The Gang : A Study of 1,313 Gangs in Chicago*, Chicago, University of Chicago Press, 1927, 239 p.

Rob WHITE, « Disputed Definitions and Fluid Identities : The Limitations of Social Profiling in Relation to Ethnic Youth Gangs », (2008) *Youth Justice*, vol.8, n° 2, p. 149-161.

L. Thomas WINFREE *et al.*, « The Definition and Measurement of Gangs Status : Policy Implication for Juvenile Justice », (1992) *Juvenile and Family Court Journal*, vol. 43, c. 4.

Patrice Corriveau
Département de criminologie
Université d'Ottawa
Ottawa (Ontario) K1N 6N5
Tél. : 613 562-5800, poste 3973
Patrice.corriveau@uottawa.ca

Michel Dorais
École de service social
Université Laval
Québec (Québec) G1K 7P4
Tél. : 418 656-2131, poste 2729
Michel.Dorais@svs.ulaval.ca

Note des auteurs: Une première version de cet article a d'abord fait l'objet d'une communication présentée lors du colloque « Jeunes filles et gangs de rue : association ou exploitation » du Laboratoire de recherche interdisciplinaire sur les droits de l'enfant de l'Université d'Ottawa le 31 octobre 2008.